

source afin de ne pas être accusé d'être l'auteur d'une fumisterie) :

Lors de son dernier voyage à Manchester, au moment où le prince de Galles se disposait à partir, un membre du Conseil Municipal s'approcha et lui dit :

—Une autre fois, tâchez donc de venir avec la vieille.

Le prince, très surpris, fit un pas en arrière, et sembla ne pas comprendre exactement à qui l'échevin faisait allusion.

—Je parle de votre mère, dit le loyal sujet de Sa Majesté.

Etre reine, impératrice des Indes, et se faire appeler la vieille !!!

Lin Leduc

EN PAPERASSANT

29 JUIN 18..

AUJOURD'HUI est l'anniversaire de la naissance de maman. Elle entre dans sa soixante-troisième année. Ce n'est plus de la jeunesse, et pourtant si ce n'était des quelques fils argentés mêlés à ses cheveux, nous serions tentés d'accuser la marche du temps.

Notre bonne mère porte avec fermeté et vigueur cette longue chaîne d'années ; chaque jour semble lui apporter une nouvelle force, un sang plus riche semble envahir ses veines. Ce n'est pas que l'existence qu'elle mène auprès de ses enfants gâtés soit légère et douce : elle se devine sous ces mots : — amour, dévouement, sacrifice, abnégation constante au milieu d'un travail mercenaire, constant aussi. Et sa vie est un long acte de remerciements, d'humilité ! Pourvu que sa famille soit heureuse, que lui font à elle les misères, les ennuis, les croix, les épreuves, les souffrances ?...

Ah ! là-haut, il est des places spéciales pour des âmes comme celle-là ! Des trônes élevés, plus près de celui de Dieu...

Chère maman, entièrement détachée du monde, à vos enfants toute qui vous paient bien mal de votre incommensurable tendresse, vous utilisez, remplissez chacun de vos instants pour leur ménage à eux, pour leur bien-être. Debout à la première lueur du jour, souvent bien avant, vous vous mettez à l'ouvrage ; — nous, nous ronflons dans nos bons lits, peu préoccupés de savoir vous remercier des sacrifices immenses que vous vous imposez ; — comme c'est mal !... Aujourd'hui, anniversaire de votre naissance, pas une fleur, pas un léger cadeau !... Nous vous avons donné chacun deux gros baisers et vous en étiez toute joyeuse ; — comme c'est ingrat !..."

.

J'ai trouvé, l'autre jour, dans un vieux carton, cette page froissée, presque illisible ; je l'apporte à mes bienveillants lecteurs. C'est un souvenir de classe, le fragment d'une composition écrite de la main d'une compagne que la mort à moissonnée trop tôt.

J'y ajoute quelques lignes. Pourquoi l'ingratitude a-t-elle une si large part du cœur de l'enfant ? Celui-ci naîtrait-il ingrat ?

Je ne le crois pas. S'il le devient, c'est plutôt dû à l'immense abus des soins matériels et extravagants dont on l'entoure. Ses premières impressions de même que les leçons reçues au berceau influent, à quelques rares exceptions, sur la vie de chacun ici-bas.

L'enfant trop choyé se fait instinctivement égoïste : d'un petit corps bien dorloté ne sort toujours qu'un être faible, maladif, froid, indifférent. A ces blondes têtes avides de caresses et de baisers, d'affection et de douceur, on ne prodigue bien des fois que des gâteaux et des bonbons. Ensuite on s'étonne que leurs cœurs soient étroits et leurs désirs infinis.

Ah ! qu'est-ce que l'enfant, sinon une fleur aimée qui demande une goutte d'eau, un bon rayon de soleil ? Qu'est-ce que l'enfant, sinon un

objet précieux qui exige autant notre attention que tout ce que nous pouvons faire pour le conserver toujours pur, toujours cher ? Qu'est-ce que l'enfant sans la parole douce et tendre qu'on fait pénétrer jusqu'à son cœur ? Qu'est-ce que l'enfant sans une intelligence développée, sans un cœur cultivé ?...

.

Pensons donc un peu à cette jeune plante qui grandit au milieu de nous, à nos côtés ; pensons à ce petit être délicat chez lequel l'ingratitude n'est pas un défaut inné, elle l'envahit si facilement pourtant.

Développons son intelligence, formons, ouvrons son cœur, j'ai dit : Mais que de fois, hélas ! celle-ci est ornée au détriment de celui-ci !

L'enfant apprend le mal presque toujours avant le bien. D'où vient ? C'est peut-être parcequ'il en a plus d'exemples sous les yeux...

Triste à dire, mais il ne bégaiera jamais le nom de Jésus et de Marie, quand de la bouche de celui qui veut le lui apprendre tombent habituellement des paroles grossières, des imprécations, de lâches blasphèmes...

Oh ! noyons ces chérubins que le ciel ne fait que prêter bien souvent, noyons-les dans un flot de paroles affectueuses, et au milieu de tendresses que nous saurons rendre enfantines comme les leurs, quand leurs petits bras rivos autour de notre cou nous enlacent d'une si douce chaîne, stimulons en eux des pensées généreuses, jetons dans leurs cœurs faciles le germe de sentiments nobles : faisons-leur comprendre ce qu'il y a de beau, de bon surtout, à s'oublier pour penser aux autres.

Ne prévenons pas non plus tous leurs désirs, tempérons les plutôt. Ne retirons pas avec cet excès de sollicitude les légères épines que Dieu a semées avec une si tendre parcimonie dans le sentier de leurs jeunes années ; que leurs petits doigts s'y égratignent... N'est-ce pas leur dire que la vie n'est pas toujours commode et que toute rose même à ses épines ?...

Plus tard, adolescents, ne les laissons pas seuls dans la barque des plaisirs tourmentée par les vagues des passions sur la mer orageuse du monde.

Soyons encore là pour les défendre des terribles tempêtes que rencontrent les sens, l'imagination. Tonons-les près de nous, le plus près possible, — sur notre cœur, — guidons-les toujours !

Et quand l'hiver des années aura blanchi notre tête, quand notre pas sera devenu chancelant, quand notre main aura appris à bénir, nous l'élèverons au-dessus de ces cheveux balaïsés tant de fois ; nous appellerons les bénédictions du ciel sur ces enfants grandis qui comprendront l'abnégation, le dévouement, synonymes de charité. Charité ! vertu si belle, le plus riche présent qu'un Dieu plein d'amour ait fait à sa créature !

Marguerite

Ma chère Marguerita,

Vos courtes lignes m'ont prise toute.

A l'heure où j'écris ces mots, on m'a déjà vendue auprès de vous. Vous serez indulgente. J'attends avec une bienveillante impatience.

H.

PARLEMENT DE QUÉBEC

HONORABLE J. MCSHANE

JAMES McShane fils de feu James McShane et de Ellen Queen. Son père, né dans le comté d'Armagh, en Irlande, est venu s'établir à Montréal en 1833 et y est mort l'année dernière.

Né en 1834, à Montréal, a fait ses études sous M. Daniel Mahoney et au collège de Montréal.

En 1862, il épousa Elizabeth Jane Donough, de Montréal, qui mourut le 25 juin 1864. Le 8 janvier 1868, il se maria avec Mlle Josephine Catherine Miron, de Plattsburg, N. Y. L'hon. M.

McShane fut l'un des premiers commerçants qui commencèrent le commerce de bétail entre le Canada et l'Angleterre. On sait si ce commerce a atteint de nos jours de grandes proportions. Il fut envoyé pour la première fois à l'Assemblée législative par les électeurs de Montréal Ouest, lors des élections générales de 1878. Il fut élu par une forte majorité sur M. C. J. Doherty en 1881.

Aux dernières élections générales d'octobre 1886, il défut de nouveau M. Doherty et M. Keys, dans Montréal-Centre, par une forte majorité. Il a toujours été un franc libéral et a toujours tenu solidement à son parti.

VICTOR GLADU

Né à Saint-Antoine, comté de Verchères, du mariage de Victor Gladu, notaire, de Saint-Antoine, avec dame Adée Perrin.

A fait ses études au collège Sainte-Marie, à Montréal, a étudié le notariat sous l'hon. Félix Geoffron, à Verchères, admis à la pratique de la profession de notaire en 1866.

A été maire de Saint-François-du-Lac, préfet du comté d'Yamaska et syndic officiel, est agent d'immeubles pour l'hon. J. J. C. Abott, secrétaire trésorier de la société d'agriculture du comté d'Yamaska, exerce sa profession à Saint-François-du-Lac, et y tient un bureau de courtage et d'escompte, comme gérant de la société Cartier, Gill, Laramée & Cie.

Marié en 1868, avec Melle Mary Gill, fille unique de M. David Gill et de feu Dame Caroline Plamondon.

A été élu le 14 octobre 1886, par 281 voix de majorité contre Louis Lemire, écrivain, de La Baie, membre du conseil d'agriculture.

ALFRED LAPOINTE

M. Alfred Lapointe est né à Ste-Thérèse, dans le comté de Terrebonne.

Propriétaire de moulins à bois et à farine. A rempli les fonctions de maire de Sainte-Justine de Newton, qu'il habite depuis longtemps. Juge, commissaire.

Elu par acclamation le 19 janvier 1884. Réélu le 14 octobre 1886.

Conservateur-indépendant.

LA CHIMÈRE

Poètes, ciseleurs de rimes de cristal, Ou sculpteurs façonnant le marbre et le métal, Tous, nous rêvons d'atteindre en nos bras la chimère Et de faire éternel notre rêve éphémère.

Elle, reste immobile en son dur piédestal, Dardant le froid éclair de son regard fatal Sur nous qui la prions comme on prie une mère ; Nul n'a su quel secret plissait sa lèvre amère.

A vouloir la saisir périssent les plus forts, Et, calme, elle se rit de tous nos vains efforts, Marmoréenne et blanche ainsi qu'une statue.

Mais nous mourrons joyeux pourtant, nous qu'elle tue ; Car nos cœurs ont connu cette âpre volupté, D'avoir vu l'impossible et de l'avoir tenté.

LOUIS FARGES.

La mer libre au pôle Nord.—Peut-être la mer libre au pôle existe-t-elle en réalité, ou tout au moins trouvera-t-on une série d'îles séparées par des détroits et des bras de mer. Tout dépend peut-être d'un moment favorable ; car il doit probablement se produire, dans les hautes latitudes, un phénomène analogue à ce qui se passe dans les hautes latitudes : telle année, le froid y est rigoureux ; telle autre, il s'y fait à peine sentir, et tandis qu'à un moment donné on peut atteindre sans encombre un point extrême, à un autre moment tout accès est absolument fermé. Il suffit parfois d'un instant pour changer totalement la face des choses. Espérons d'ailleurs qu'avec les progrès sérieux que fait l'aérostatique, ce ne sera bientôt plus qu'une chimère que de vouloir atteindre le pôle.—M.